



L'angoisse dans l'œuvre de Freud

Jean-Louis Woerlé

Il est possible de dire d'emblée que Freud tente avec l'angoisse de jeter un pont entre signifiant et jouissance, entre symbolique et réel. C'est ce que nous allons tenter de démontrer.

Cependant il est nécessaire de revenir sur le terme allemand *Angst* traduit par angoisse. Or *Angst*, c'est tout d'abord la peur. *Ich habe Angst* veut dire *j'ai peur*. *Angstgefühl* conviendrait peut-être mieux pour traduire angoisse car on y insiste sur le côté ressenti. Pour dire je suis angoissé, on n'utilise pas dans la langue allemande le verbe *être*. Ce qui conviendrait mieux, c'est *in Angst schweben*, *schweben* étant un verbe qui exprime ce qui vole, ce qui est suspendu, on est en suspens dans l'angoisse.

Le manuscrit E

Avant même que le terme de psychanalyse n'apparaisse chez lui, Freud avait déjà consacré une étude à l'angoisse, ce qui montre tout l'intérêt qu'il portait à cet affect. C'est dans le manuscrit E de ses lettres à Fliess¹, probablement daté du 6 juin 1894, que l'on trouve sa première conception de l'angoisse.

D'emblée Freud nous dit qu'elle est imputable à la sexualité et en particulier au coït interrompu, une des méthodes de contraception de l'époque freudienne.

Il va alors énumérer tous les cas où il a pu constater que l'angoisse était issue d'une cause sexuelle et il va se retrouver devant des éléments fort disparates. Qu'est-ce qui réunit tous ces cas particuliers ? C'est le facteur de la continence, de l'abstinence sexuelle qui est le commun dénominateur. Et du fait que les femmes frigides éprouvent également de l'angoisse, Freud sera amené à conclure qu'il y a accumulation de tension sexuelle physique dont la décharge est entravée. Mais comme l'angoisse n'est pas contenue dans cette tension accumulée, Freud en déduit que l'angoisse découle d'une transformation de la tension sexuelle accumulée.

Mais pourquoi cette accumulation de tension provoque-t-elle de l'angoisse ?

Freud établit alors une différence entre l'excitation exogène qui ne semble guère poser problème contrairement à l'excitation endogène dont la source se trouve au-dedans du corps. Dans ce cas, seules des réactions spécifiques sont utiles, en particulier celles qui empêchent une production ultérieure d'excitation. Freud suppose que la tension peut croître de façon continue ou discontinue, mais qu'elle ne se remarque que lorsqu'elle a atteint un certain seuil. Ce seuil atteint, elle est psychiquement utilisée en entrant en relation avec certains groupes de représentations qui organisent l'action spécifique pour y remédier.

Mais dans le cas d'une tension sexuelle physique, pour une raison quelconque, l'affect sexuel ne peut se produire parce que les conditions psychiques font défaut. Il y a transformation de la tension non psychiquement liée en angoisse.

Et Freud établit une sorte d'analogie entre la névrose d'angoisse et l'hystérie, à savoir que dans chacune il y a conversion :

Intervention effectuée dans le cadre du séminaire « Que devient l'angoisse dans la clinique d'aujourd'hui ? », Antenne clinique de Rouen le 20.11.2015.

¹ Freud S., « Manuscrit E » (1894), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p. 80-86.

Dans l'hystérie, de l'excitation psychique emprunte « une fausse voie vers le somatique », alors que dans la névrose d'angoisse, il s'agit de tension physique qui ne peut aller dans le psychique et qui continue à demeurer dans le domaine physique.

Nous retrouverons tout au long de l'œuvre freudienne des oppositions binaires :

- le point de vue énergétique, économique, d'une part, et les représentations psychiques d'autre part, l'origine exogène ou endogène.

La névrose d'angoisse

À partir de 1895, Freud va utiliser la notion de névrose d'angoisse, en évoquant un complexe symptomatique constitué d'un ensemble d'éléments qui se regroupent autour du symptôme fondamental de l'angoisse². On y découvre évidemment comme facteurs étiologiques actifs des influences provenant de la vie sexuelle, mais également le surmenage.

Des points vont être précisés : dans l'organisme se produit de façon continue une excitation sexuelle somatique qui, périodiquement, se transforme en un stimulus pour la vie psychique. Le groupe des représentations sexuelles présent dans la psyché se trouve alors approvisionné en énergie, et il se produit l'état psychique de tension libidinale. Et lorsque l'élaboration psychique de l'excitation sexuelle ne peut se produire, elle est dépensée dans des réactions inadéquates.

De nouveaux binaires apparaissent :

- La psyché tombe dans l'affect d'angoisse lorsqu'elle se sent incapable de liquider un danger venant de l'extérieur ; elle tombe dans la névrose d'angoisse lorsqu'elle se voit incapable de régler l'excitation d'origine endogène.

- L'angoisse-affect est un état passager et la névrose un état chronique.

Un élément tout à fait particulier étonne Freud : l'angoisse est un affect particulièrement associé à la phobie.

Angoisse et phobie

Qu'en est-il dans le cas du petit Hans³. Plus de dix ans séparent ce texte du précédent. Entre-temps Freud a poursuivi ses recherches et découvert le refoulement et l'inconscient.

Quelques jours avant l'apparition de la phobie, Hans s'était éveillé au cours d'un cauchemar : sa mère était partie et il ne pouvait plus faire câlin avec elle. Pour Freud, ce rêve indique un processus de refoulement, c'est-à-dire que l'enfant rêvait de dormir près de sa mère, d'être caressé par elle, mais « tout le plaisir se vit transformé en angoisse et chacune des représentations en son contraire »⁴.

Les parents de Hans lui disent que l'angoisse est liée au fait qu'il se masturbe et qu'ils le lui interdisent. Mais cela ne changera rien, bien au contraire, et peu de temps après il rapporte le fait qu'il a peur qu'un cheval ne le morde.

Hans s'est beaucoup intéressé aux fait-pipi, à observer ceux des animaux, à considérer que tout le monde en avait un, à passer son temps à scruter celui de sa mère. Et au dire du père qui lui affirme que les femmes n'ont pas de fait-pipi, il communique lors d'un entretien, où il dit que son fait-pipi est enraciné, un fantasme d'après lequel il aurait vu sa mère en train de montrer son fait-pipi. Pour Freud il est évident que cela permet de voir quels sont les processus mentaux sous-jacents, à savoir la crainte de la castration, et ce d'autant plus que sa mère l'en avait menacé plus d'un an auparavant.

² Freud S., « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de "névrose d'angoisse" », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 15-38.

³ Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans) », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, p. 93-198.

⁴ *Ibid*, p. 177.

Hans va retrouver le petit incident qui est arrivé juste avant l'éclosion de sa maladie. Il se promenait avec sa mère et avait vu un cheval d'omnibus tomber ; il en fut épouvanté, croyant le cheval mort. Et de ce jour-là, il pensa que tous les chevaux allaient tomber. Son père lui fait remarquer qu'il a dû souhaiter que son père tombe comme le cheval et meure. C'est l'occasion pour Freud de montrer que la transformation de la libido en angoisse s'est projetée sur l'objet principal de la phobie, le cheval. Les chevaux étaient les animaux qui intéressaient le plus Hans et jouer au cheval était son jeu préféré avec ses petits camarades. Son père avait sans doute été le premier cheval de jeu de Hans.

Il s'agit donc de se débarrasser de son père parce qu'il trouble son intimité avec la mère. Hans est, pour Freud, un petit Œdipe.

Quelle est la conclusion que Freud tire de tout cela ? « L'impression que reçut Hans en voyant tomber le cheval n'avait en elle-même aucune "force traumatisante"; l'accident observé par hasard n'acquiesça sa grande efficacité pathogène qu'en vertu de l'importance qu'avait déjà pour Hans le cheval en tant qu'objet d'intérêt [...] et qu'en liaison avec l'événement plus proprement traumatisant arrivé à Gmunden, lorsque Fritzl tomba en jouant au cheval, ce qui, par une voie associative [...] menait de Fritzl au père de Hans. [...] La voie était ouverte au retour du refoulé, et ce retour s'opéra de la façon suivante : *le matériel pathogène fut remodelé et transposé sur le complexe des chevaux et les affects concomitants furent uniformément transformés en angoisse.* »⁵

Un nouveau binaire apparaît : le matériel pathogène est refoulé tandis que l'affect est transformé en angoisse.

Mais un autre processus de déformation et de substitution est intervenu : l'expression verbale de l'angoisse. *Le cheval va me mordre* émane d'une autre scène arrivée à Gmunden où un père avait dit à son fils de ne pas donner sa main au cheval sinon il le mordrait. Cette scène est en rapport avec les souhaits hostiles de Hans envers son père et, d'autre part, elle rappelle la mise en garde contre l'onanisme : il ne faut pas y mettre ses doigts.

Hans, nous dit Freud, est devenu « la proie d'une grande poussée de refoulement qui frappe justement ses composantes sexuelles dominantes »⁶.

Pulsions et destins des pulsions

Freud insiste donc à la fois sur le refoulement et sur l'angoisse. Qu'est-ce que le refoulement ? C'est un des destins de la pulsion.

Pulsion est la traduction française de *Trieb*. Dans son écrit sur « Pulsions et destins des pulsions »⁷ de 1915, Freud considère que c'est un concept fondamental pour la psychanalyse et que la pulsion est un stimulus pour le psychique qui provient de l'intérieur de l'organisme. De ce fait, aucune fuite n'est possible. La pulsion apparaît donc comme un concept frontière entre psychique et somatique, comme le représentant psychique des stimulations issues de l'intérieur du corps.

La pulsion a quatre caractéristiques principales :

- sa poussée, car toute pulsion est une portion d'activité.
- son but, qui est toujours sa satisfaction.
- son objet, qui est celui par lequel la pulsion peut atteindre son but : il est ce qu'il y a de plus variable, pouvant aussi bien être extérieur qu'être une partie du corps propre ;
- sa source, soit une partie du corps dont l'effet stimulant est représenté dans la vie psychique par la pulsion.

Toutes ces pulsions sont partielles et elles peuvent avoir différents destins, destins qui ne sont que des modes de défense contre les pulsions. L'un de ces destins est le refoulement.

⁵ *Ibid*, p. 190.

⁶ *Ibid*, p. 191.

⁷ Freud S., « Pulsions et destins des pulsions » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Flammarion, 2012, p. 75-108.

Le refoulement

Le refoulement⁸ consiste à rendre inefficace une motion pulsionnelle. Ceci n'est pas évident puisque le but de la pulsion est la satisfaction. Il faudrait donc que le but pulsionnel produise du déplaisir à la place du plaisir, sans doute dans des circonstances particulières. Or l'expérience analytique a appris à Freud que la satisfaction de la pulsion soumise au refoulement serait sans doute possible, mais qu'elle serait inconciliable avec d'autres exigences et d'autres desseins.

Freud va admettre deux types de refoulement : un refoulement originaire et des refoulements proprement dits.

Le refoulement originaire consiste en une première phase du refoulement qui consiste, nous dit Freud, à refuser l'admission au conscient du *Vorstellungsrepräsentanz* de la pulsion, ce qui est en général traduit par représentant de la représentation. Ce représentant de la représentation persiste à partir de là de façon immuable dans l'inconscient.

Le second stade du refoulement est le refoulement proprement dit ; il concerne des rejets du représentant refoulé ou bien certains trains de pensées qui sont en rapport associatif avec lui. À cause de ce rapport associatif, ces représentations encourent le même destin que le refoulé originaire. Le refoulement est donc un re-foulement. Freud utilise en effet le terme de *Nachdrängung*, le « foulement » après-coup. Ces représentants refoulés sont des signifiants.

Mais quelque chose d'autre représente la pulsion, à côté du représentant. C'est ce que l'on a l'habitude d'appeler le quantum d'affect. Il correspond à la pulsion pour autant que celle-ci s'est détachée de la représentation et trouve une expression proportionnelle à sa quantité dans des processus qui se signalent en tant qu'affects.

À chaque fois que l'on parle de refoulement, il faut donc suivre ce que devient le représentant et ce que devient le quantum d'affect.

Si le représentant est refoulé, le facteur quantitatif a, quant à lui, trois destins possibles : il peut soit être entièrement réprimé, soit apparaître comme affect d'une quelconque coloration qualitative, soit encore être transformé en angoisse. L'angoisse est donc un destin de la pulsion.

Signal d'angoisse et état d'angoisse

L'angoisse est le point nodal où se rencontrent toutes les questions que Freud se pose dans sa vingt-cinquième conférence d'introduction à la psychanalyse.⁹

Il va distinguer la *Realangst* traduit par angoisse réaliste ou angoisse réelle ou encore angoisse devant un danger réel, par opposition à l'angoisse névrotique.

Lorsque l'angoisse se développe, elle est inadéquate et nous paralyse. Est-ce exact ?

Non, car si nous démontrons la situation d'angoisse, il existe un temps premier qui est l'état d'alerte face au danger avec une attention sensorielle augmentée. L'angoisse se borne à un signal qui permet une action. Elle paraît alors adéquate. Par contre, le développement d'angoisse est la part inadéquate de l'angoisse.

Mais cette angoisse dont Freud nous dit que c'est un affect, qu'est un affect pour lui? C'est un élément très composite. Un affect comporte premièrement des innervations et décharges motrices déterminées, deuxièmement des sensations directes de plaisir et de déplaisir, qui donnent à l'affect sa tonalité fondamentale. Mais avec cela, on n'a pas pour autant atteint l'essence de l'affect. Il y a des affects dans lesquels on croit repérer que le noyau qui assure la cohésion de l'ensemble est la répétition d'une expérience vécue déterminée, chargée de signification. Citons Freud : « A propos de l'affect d'angoisse, nous croyons savoir quelle

⁸ Freud S., « Le refoulement » (1915), *Métapsychologie*, op. cit., p. 109-128.

⁹ Freud S., « XXV^e conférence, L'angoisse », *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999, p. 497-521.

impression précoce il ramène sur le mode de la répétition. Nous nous disons que c'est lors de l'acte de la naissance qu'advient ce groupement de sensations de déplaisir, de motions de décharge et de sensations corporelles, lequel est devenu le modèle de l'effet d'un danger et est répété depuis par nous sous la forme de l'état d'angoisse. »¹⁰

La clinique conforte Freud dans sa théorie :

1) Premièrement, il n'est pas difficile de constater que l'excitation libidinale s'évanouit au profit de l'angoisse. Et Freud insiste sur l'influence exercée par certaines phases de la vie où l'on constate un accroissement considérable de la libido, telles la puberté et la ménopause.

2) Deuxièmement, quels que soient les affects, honte, gêne, etc., dans la vie des hystériques, après refoulement, ne persiste qu'un seul affect et c'est l'angoisse.

3) Troisièmement, si l'on empêche les obsessionnels d'exécuter leur action compulsive, ils se trouvent contraints par une angoisse épouvantable à reprendre leur compulsion. Donc la compulsion leur épargne l'angoisse.

On peut en conclure que les symptômes ne sont formés que pour éviter l'inexorable développement d'angoisse.

Inhibition, symptôme et angoisse

*Inhibition, symptôme et angoisse*¹¹ constitue le principal écrit que Freud aura consacré à l'angoisse et il va apporter un véritable bouleversement. Entre 1916 et 1926, il y a tout d'abord, dans l'œuvre de Freud, le tournant de 1920 avec « Au-delà du principe de plaisir ». Suivent en 1924 et 1925 les très importants textes sur « La vie génitale », « Le déclin du complexe d'Œdipe », etc.

Le moi est le lieu de l'angoisse

De nombreuses questions se posent encore à Freud. Le but de la pulsion étant la satisfaction, comment aboutit-on à du déplaisir, puisque l'angoisse est un affect de déplaisir ? D'où provient l'énergie pour produire ce signal de déplaisir ? Freud revient toujours à la même idée, c'est qu'une défense contre un processus interne peut se faire sur le modèle de la défense contre un processus externe. Le refoulement est en quelque sorte une fuite. Le moi retire son investissement au représentant pulsionnel à refouler et l'utilise à libérer le déplaisir qu'est l'angoisse. Et là Freud fait intervenir une modification : le moi est donc le lieu de l'angoisse, ce qui repousse ainsi son idée antérieure dans laquelle l'énergie de la motion pulsionnelle refoulée était automatiquement transformée en angoisse.

L'angoisse de castration

Freud va revenir sur le cas du petit Hans. Si on y regarde de plus près, il ne s'agit pas d'une angoisse indéterminée du cheval, mais de l'attente anxieuse. De quoi ? Que le cheval va le mordre. Comment comprendre cela ? Il s'agit du fantasme d'être dévoré par le père. Il en conclut que la représentation de la dévoration par le père est l'expression dégradée d'une motion tendre passive, qui représente le désir d'être aimé par le père comme objet au sens de l'érotisme génital. Il serait nécessaire de citer tous les développements freudiens à ce sujet. Retenons la conclusion de Freud : le processus de refoulement porte sur à peu près toutes les composantes du complexe d'Œdipe, sur la motion hostile comme sur la motion tendre à l'égard du père, et sur la motion tendre envers la mère.

Et là, nous assistons à un renversement capital : Freud en déduit que le moteur du refoulement est dans les deux cas l'angoisse devant une menace de castration. Chez le petit Hans l'angoisse que le cheval ne le morde, peut, sans forcer, être explicitée comme l'angoisse que le cheval ne le châtre en le mordant.

¹⁰ *Ibid.*, p. 502.

¹¹ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, PUF, Paris, 1971.

Freud en arrive ainsi à deux conséquences essentielles :

- C'est un triomphe complet du refoulement, car le contenu littéral de la phobie ne fait pas la moindre allusion à la castration.

- Le moteur du refoulement est l'angoisse de castration. Ce n'est donc pas le refoulement qui produit l'angoisse, c'est l'inverse. Ce qui subit le refoulement est le contenu de l'angoisse : être châtré par le père auquel se substitue être mordu par le cheval.

L'angoisse de la phobie d'animaux est l'angoisse de castration, angoisse devant un danger effectivement menaçant ou du moins jugé comme tel que Freud va considérer comme une angoisse devant un danger réel. En effet, le danger pulsionnel interne se révèle être une condition et une préparation d'une situation de danger extérieure réelle car ce qui importe, ce n'est pas que la castration soit réellement pratiquée, c'est que le danger menace de l'extérieur et que l'enfant y croie. Ce qui justifie pour Freud le terme de *Realangst*. Ce qui était interne devient externe : du réel de la pulsion et de ses conséquences, on aboutit à un danger réel. *Realangst* pourrait donc être traduit suivant les circonstances par angoisse du réel ou angoisse réelle.

Dans la névrose obsessionnelle le moteur de toute formation de symptôme est l'angoisse devant le surmoi. Le danger est complètement intériorisé. On peut concevoir la punition du surmoi comme une forme dérivée de la punition de castration. De même que dans le surmoi le père est devenu impersonnel, l'angoisse de castration par le père s'est transformée en angoisse sociale ou en angoisse morale.

Il est plus exact de dire que les symptômes sont formés afin d'éviter la situation de danger signalée par le développement d'angoisse, donc l'angoisse comme signal. Ce danger, dans les cas considérés jusqu'ici, était la castration ou un danger dérivé de la castration. L'expérience quotidienne de la séparation du contenu intestinal et la perte du sein maternel éprouvée lors du sevrage permettent de donner quelque idée de la castration. L'angoisse de mort doit être considérée comme un analogon de l'angoisse de castration.

« Si jusqu'à présent nous considérons [l'angoisse] comme un affect-signal du danger, elle nous apparaît maintenant, du fait qu'il s'agit si souvent du danger de castration, comme la réaction à une perte, à une séparation. »¹²

L'essence de l'angoisse

Dans sa recherche d'accès à l'essence de l'angoisse, Freud essaye de trouver ce qui pourrait donner au caractère de déplaisir de l'angoisse une note spéciale. Une notion purement physiologique ne lui convient pas et il est tenté « d'admettre la présence d'un facteur historique [...] l'état d'angoisse serait la reproduction d'une expérience vécue »¹³, sédiments d'anciens événements traumatiques rappelés dans des situations analogues comme symboles mnésiques, et qui comportait déjà deux conditions, celle de l'augmentation des excitations et celle de la décharge par des voies déterminées. Ce caractère historique accouplé à ces deux conditions donnerait son caractère spécifique à l'angoisse. L'expérience-prototype en est la naissance et l'angoisse serait une reproduction du traumatisme de la naissance.

Fonction de l'angoisse

La fonction de l'angoisse semble aller de soi pour Freud : « L'angoisse est apparue à l'origine en réaction à un état de danger, elle est maintenant régulièrement reproduite lorsqu'un tel état se présente ».¹⁴

¹² *Ibid.*, p. 54.

¹³ *Ibid.*, p. 57.

¹⁴ *Ibid.*

Cependant si la réaction de l'organisme est adaptée à ce qui se passe au moment de la naissance, ce caractère approprié disparaît lors de la reproduction ultérieure de l'état d'angoisse. La réaction peut être tout à fait inadéquate à une nouvelle situation de danger. Mais cette réponse peut cependant être appropriée si la situation de danger, « reconnue au moment où elle approche, est signalée par l'état d'angoisse »¹⁵, ce qui devrait permettre de l'évacuer par des mesures plus appropriées.

Freud est ainsi amené à distinguer deux formes d'apparition de l'angoisse :

- l'une, impropre, dans une situation de danger nouvelle,
- l'autre, plus adaptée, avec pour but de signaler et de prévenir une telle situation.

Ces deux aspects de l'angoisse correspondent pour lui à deux pathologies différentes :

- soit quelque chose se produit dans le ça qui active pour le moi l'une des situations de danger et de ce fait l'invite à donner le signal d'angoisse en vue de l'inhibition, et nous sommes dans le cadre des psychonévroses,

- soit une situation analogue au traumatisme de la naissance s'instaure dans le ça et la réaction d'angoisse se produit automatiquement, comme dans une situation de danger première, originaire, et nous sommes dans le cadre des névroses actuelles.

Le danger, la détresse

Se pose alors la question de ce qu'est un danger. A la naissance, le nouveau-né est le sujet de nombreuses excitations, de sensations de déplaisir nouvelles, ce qui fait que nous n'avons aucune idée de ce qui a valeur d'indice d'une « situation de danger ».¹⁶

Freud attribue la propension à l'angoisse des tout jeunes enfants à l'absence de la personne aimée, ardemment désirée. Freud définit alors ce qu'il entend par situation de danger à savoir « celle de l'insatisfaction, de l'accroissement de la tension du besoin, en face de laquelle il est impuissant. »¹⁷ Nous voici donc à nouveau devant une situation où le petit humain est soumis à de nombreuses excitations et de sensations de déplaisir, donc quelque chose d'identique, d'analogue à l'expérience de la naissance, la répétition de la situation de danger. On saisit donc immédiatement que le noyau du danger est d'ordre économique car relatif à l'augmentation des quantités d'excitation.

À ce moment-là survient un déplacement tout à fait important. Si jusqu'à présent c'était la situation économique qui était le contenu du danger, on voit bien que dorénavant il suffit que l'objet extérieur, susceptible de mettre fin à la situation de danger, que cet objet soit manquant, pour que ce soit l'occasion du signal d'angoisse avant même d'arriver à cette fameuse situation économique. Ce déplacement implique « le passage d'une angoisse produite comme une manifestation chaque fois nouvelle, involontaire, automatique, à sa reproduction intentionnelle comme signal de danger. »¹⁸

« Dans les deux perspectives, aussi bien comme phénomène automatique que comme signal d'alarme, l'angoisse apparaît comme le produit de l'état de détresse psychique du nourrisson [*Hilflosigkeit*] corrélative, cela va de soi, de son état de détresse biologique ». C'est à ce moment-là que Freud insiste sur le fait que la première enfance est bien plus en continuité avec la vie intra-utérine « que nous le laisse croire la césure frappante de l'acte de naissance ».¹⁹ Dans la vie intra-utérine, il n'y a pas d'objet, ce qui élimine définitivement la théorie de Rank.

Si la perte de l'objet est la condition déterminant l'angoisse, on comprend d'autant plus aisément la forme que prend ultérieurement l'angoisse, celle de la castration, à la phase

¹⁵ *Ibid*, p. 58.

¹⁶ *Ibid*, p. 59.

¹⁷ *Ibid*, p. 61.

¹⁸ *Ibid*, p. 62.

¹⁹ *Ibid*.

phallique, qui est également une « angoisse de séparation soumise à la même condition déterminante de perte de l'objet ». La forme ultime que prend l'angoisse devant le surmoi est, pour Freud, l'angoisse de mort, c'est-à-dire également une angoisse de castration.

Qu'en est-il alors du côté femme ? Peut-on parler d'angoisse de castration chez elle ? Il en conclut que ce n'est pas la perte de l'objet ou son absence qui entre en jeu, mais la perte d'amour de la part de l'objet.

Relations entre formation de symptôme et angoisse

Il existe une relation intime entre angoisse et névrose qui passe par le symptôme, lequel permet d'échapper à l'angoisse, ce qui fait de l'angoisse le phénomène fondamental et fait que le symptôme est créé pour soustraire le moi à la situation de danger. En fait, on se trouve en présence d'un ternaire : angoisse - situation de danger - symptôme. Le développement d'angoisse induit la formation de symptôme car « si le moi ne réveillait, par le développement d'angoisse, l'instance plaisir-déplaisir, il n'aurait pas la force d'arrêter le processus dangereux et menaçant qui s'est préparé dans le ça. Impossible ici de méconnaître la tendance à se limiter à un minimum de développement d'angoisse, à n'utiliser l'angoisse que comme signal »²⁰.

Les névroses infantiles sont pour lui des épisodes réguliers du développement et « on ne saurait manquer de trouver les signes de la névrose infantile chez un adulte névrosé. En tous les cas, cela donne à penser qu'il y a eu formation de symptôme dans l'enfance et que le symptôme est nécessaire.

Situation traumatique et situation de danger

L'angoisse devant un danger réel est l'angoisse devant un danger que nous connaissons. L'angoisse névrotique est une angoisse devant un danger que nous ne connaissons pas. On ne sait pas quel est l'objet cause de cette angoisse. Nous savons qu'il s'agit d'un danger pulsionnel.

Pourquoi estime-t-on qu'il y a danger ? En raison du décalage entre nos forces et l'importance du danger, que ce soit la détresse matérielle devant un danger réel ou la détresse psychique devant le danger pulsionnel, notre jugement est guidé par des expériences antérieures. Freud propose de nommer traumatique une telle situation vécue de détresse et nous pouvons alors séparer la situation traumatique de la situation de danger.

C'est ce qu'il va développer longuement : « Un progrès important dans l'autoprotection individuelle est accompli lorsque l'individu prévoit une telle situation traumatique et s'y attend, au lieu d'attendre passivement sa survenue. Appelons la situation qui comporte la condition d'une telle attente situation de danger ; c'est dans cette situation qu'est donné le signal d'angoisse. Ce dernier signifie : je m'attends à ce qu'une situation de détresse survienne, ou bien, la situation présente me rappelle un des événements traumatiques que j'ai vécus autrefois. C'est pourquoi j'anticipe ce traumatisme, je vais me conduire comme s'il était déjà là, tant qu'il est encore temps de l'écarter. »²¹ L'angoisse est incontestablement en relation avec l'attente ; elle est angoisse de quelque chose.

Ce quelque chose, de quoi s'agit-il ? Freud précise que les caractéristiques de l'angoisse sont l'indétermination et l'absence d'objet. Il y a donc d'une part attente du traumatisme, d'autre part répétition atténuée de celui-ci. « Ainsi, les deux caractères que nous avons relevés dans l'angoisse ont une origine différente. Sa relation à l'attente renvoie à la situation de danger, son indétermination et son absence d'objet à la situation traumatique de détresse qui se trouve anticipée dans la situation de danger. »²²

²⁰ *Ibid.*, p. 70.

²¹ *Ibid.*, p. 95-96.

²² *Ibid.*, p. 96.

À présent, nous pouvons donc distinguer avec Freud deux aspects de l'angoisse :

- l'angoisse comme réaction originaire à la détresse dans le traumatisme,
- et l'angoisse reproduite par la suite comme signal d'alarme dans la situation de danger laquelle est la situation de détresse reconnue, remémorée et attendue.

Il reste cependant une question capitale : quel type de relation existe-t-il entre la situation de détresse et la situation de danger ? « Le point décisif est le premier déplacement de la réaction d'angoisse, qui passe de son origine dans la situation de détresse à l'attente de celle-ci, la situation de danger. Viennent ensuite d'autres déplacements, du danger à la condition déterminant le danger, la perte de l'objet sous les différentes formes qu'elle prend et que nous avons déjà recensées. »²³

Les déplacements sont à entendre ici au sens où Freud les décrit comme l'un des mécanismes de l'inconscient. Son équivalent chez Lacan est la métonymie. Il s'agit du désir qui court entre les signifiants et dont le signifiant est le phallus. L'objet à ce niveau est bien le phallus d'où cette notion d'angoisse de castration quelles que soient les formes que prend la perte de l'objet.

Donnons ici les ultimes réflexions de Freud de 1938 notées dans « Résultats, idées, problèmes » : « Avoir et être chez l'enfant. L'enfant aime bien exprimer la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est la relation ultérieure »²⁴. Il y a là une référence évidente au phallus : l'être avant de l'avoir. Freud rajoute « Modèle : sein. Le sein est un morceau de moi. » Le sein est donc un morceau de l'enfant, et non de la mère. C'est un des aspects de l'objet *a* tel que présenté par Lacan dans son Séminaire *L'angoisse*.

Entre jouissance et signifiant

On ne peut que constater, à lire les textes freudiens, qu'il n'y est question que des excitations, du ça et de la pulsion d'un côté, et de l'autre, du moi, et plus particulièrement d'un conflit incessant entre les deux, entre ce qu'on pourrait appeler un impératif de jouissance²⁵ et un impératif de renoncement. En effet, Freud parle de revendication pulsionnelle et de sa satisfaction d'une part, mais aussi de pulsion de destruction, donc de pulsion de mort d'autre part. Ces deux aspects sont le nom de la jouissance chez Lacan. L'impératif de jouissance réfère à de l'économique, pour utiliser un terme freudien, alors que l'impératif de renoncement renvoie à la réalité psychique, c'est-à-dire à l'appareil de représentations qui n'est rien d'autre que le réseau de signifiants. C'est le conflit que l'on retrouve dans toute l'oeuvre de Freud. On voit tout de suite que l'angoisse y tient une place particulière. L'angoisse comporte ce privilège de se situer ni tout à fait dans l'économique pur, ni tout à fait dans le système des représentations, mais elle jette un pont entre deux éléments antinomiques : jouissance et signifiant.

Autrement dit, l'angoisse jette un pont entre réel et symbolique. L'angoisse, en tant que produit de l'économique, est une présence du réel. L'angoisse introduit à la représentation, donc au symbolique. L'angoisse est la présence du réel dans le symbolique : c'est du symboliquement réel.²⁶

²³ La traduction de ce passage, page 96 dans cette édition, est inexacte : il convient de supprimer le *à* placé avant la situation de danger.

²⁴ Freud S., « Résultats, idées, problèmes » (1938), *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, p. 287.

²⁵ Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, (*op.cit.*), la note en bas de page 97 est, à ce sujet, éloquente : Freud y parle de revendication pulsionnelle et de pulsion de destruction.

²⁶ Miller J.-A., « Le Séminaire de Barcelone sur “Die Wege der Symptombildung” », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p.51.

Défense et symptôme

L'hypothèse consiste à poser que la défense, en tant que contournement de la jouissance, jette les bases de tous les premiers déplacements, des premières métonymisations que subit la libido quand le sujet fait l'épreuve de son entrée dans le langage. Lorsque Freud parle de la différenciation précoce du moi et du ça en même temps qu'il évoque la valeur de l'objet qui seul permet d'éviter les dangers, on peut estimer qu'il s'agit de l'Autre maternel et que c'est l'intervention de l'Autre maternel qui va permettre la différenciation du moi et du ça par l'entrée dans le langage.

Lire ces textes de Freud amène à deux considérations :

- au commencement était la jouissance,
- l'Autre maternel introduit au langage et permet la différenciation du moi à partir du ça.

Qu'en est-il alors du symptôme ? Freud décrit la tendance générale de la formation du symptôme qui tend à « laisser toujours plus de champ à la satisfaction substitutive »²⁷. Les symptômes qui avaient la signification de limitation du moi en viennent à représenter des satisfactions et cette dernière signification devient la plus importante. Le symptôme est un hybride car c'est une formation de représentation, mais où se glissent des satisfactions.

On perçoit alors pourquoi Freud a réintroduit le terme de défense. Le symptôme est un substitut, un dérivé de la jouissance. Cela permet de situer la défense à ce premier temps de dérivation de la jouissance au regard d'une jouissance primaire et devenant une jouissance substitutive. La défense lève le danger pulsionnel de pleine satisfaction et elle installe une modification dans le ça. La défense concerne donc le refoulement primaire.

Freud s'est ainsi vu obligé de faire du refoulement l'un des aspects de la défense. Le refoulement porte sur le signifiant. Il est possible de saisir qu'en ce qui concerne la défense, il ne s'agit pas de cela pour Freud. La défense est plutôt le rapport du sujet au réel, un rapport premier, inaugural. L'angoisse y est l'affect fixé au traumatisme le plus archaïque. Il n'est donc pas étonnant de voir Freud se poser à ce moment-là la question de l'origine, de la cause de la névrose. Nous sommes dans un au-delà du refoulé, dans de l'inconscient non refoulé, à ce point du refoulement primaire qui va introduire tous les refoulements qui ne seront dès lors qu'après-coups. Dans cet au-delà du refoulé, Freud pensait-il à la possibilité d'un symptôme fondamental ?²⁸

²⁷ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op.cit., p. 39.

²⁸ Cf., Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'expérience du réel dans la cure analytique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçons du 18 novembre 1998 et du 23 mars 1999.